

Antony Chatenet – 08/11/2018

Peux-tu te présenter personnellement ?

Je m'appelle Antony, j'ai bientôt 27 ans.

Peux-tu te présenter professionnellement ? (métier, emploi (entreprise et lieu), niveau d'étude...)

Je suis archéologue. J'ai fait un master d'Histoire et d'Archéologie à l'Université de Clermont-Ferrand, et je suis actuellement en doctorat d'Histoire spécialité Archéologie pour le laboratoire d'Archéologie et d'Archéométrie de l'Université de Lyon Lumière.

Quel parcours as-tu suivi pour arriver là ?

J'ai fait un bac scientifique. Après, je me suis tourné vers des études de Génie Civil qui ne m'ont pas du tout plu, donc je me suis tourné ensuite vers une licence d'Histoire de l'Art, qui avait une spécialité Archéologie, et donc c'est là que j'ai commencé à m'intéresser à l'archéologie.

Après, j'ai fait la suite logique, avec le master d'Histoire et d'Archéologie.

Toi qui rentre en doctorat, est-ce que peux expliquer en quoi ça consiste ?

C'est une recherche scientifique au sens où là on rentre vraiment... En master, on publie déjà un mémoire, qui est déjà une sorte de pré-recherche scientifique. On a toutes les exigences de la recherche, à ceci près qu'on a un sujet qui est très très limité, parce qu'on n'a que 2 ans pour le faire et qu'on n'a pas des moyens alloués. Alors qu'arrivé en doctorat, là on a un niveau de visibilité et un niveau de critique qui va être supérieur. Là on rentre vraiment dans le domaine de la recherche. Il y a du financement à trouver, il y a des problématiques complexes à trouver, et on suit vraiment tout le canevas d'une recherche scientifique qui est amenée à être publiée et à être critiquée par les spécialistes de la discipline.

Quelle est ta discipline ? En quoi est-ce une science ?

L'archéologie est une science dans le sens où elle reprend la méthode scientifique. L'archéologie moderne est basée sur l'esprit critique, sur la recherche de preuves, sur l'analyse, sur la mise en perspective, exactement comme n'importe quelle science dure. À ceci près qu'on ne travaille pas avec de belles données mathématiques – quoi que –, on travaille à partir des sources matérielles, c'est ce qui fait la différence entre l'archéologie et l'histoire : nous nos sources, ce sont les traces matérielles, et en fait c'est notre critique de ces traces matérielles, des informations qu'elles peuvent nous donner, qui font que c'est une discipline scientifique.

Est-ce que l'archéologie est ton métier ? En tant que doctorant, tu es encore étudiant ?

Je suis toujours étudiant. Après, c'est le métier que j'ai appris, et je l'ai déjà exercé, puisque j'ai déjà fait un certain nombre de chantiers.

En quoi consiste ton métier concrètement ? Comment se déroule une journée de travail ?

Une journée de travail type d'un archéologue c'est extrêmement compliqué. Parce que dans la discipline, il y a des sous-spécialités. Moi, ma spécialité serait plutôt l'archéologie du bâti. C'est une discipline très particulière puisqu'on ne s'attache pas tant aux vestiges qui sont dans la terre qu'à ceux qui sont en super structure.

Après, la journée type d'un archéologue sur un chantier, ça va aussi varier en fonction du type d'archéologie : si c'est de l'archéologie préventive ou de l'archéologie programmée¹. La différence entre les deux c'est que l'archéologie préventive est beaucoup plus tenue par les délais, et les moyens sont beaucoup plus conséquents, donc ce n'est pas du tout les mêmes méthodes de travail que pour l'archéologie programmée, où là c'est des équipes de recherche qui se réunissent, souvent quelques semaines par an, pendant plusieurs années, donc c'est un mode de travail complètement différent.

Après, sur un chantier, la journée type... En fait il y a deux phases. Il va y avoir la phase chantier, où là ça ressemble plus ou moins à un chantier de BTP à ceci près qu'au lieu de construire des choses, on démonte des choses – puisque l'archéologie est une science destructrice, par essence. Et il va y avoir la phase laboratoire, la phase d'analyse qui va se faire au bureau : la phase de dessin, de constitution des rapports, etc. Ce sont deux choses complètement différentes.

Sur la phase chantier, la journée type : souvent on commence très tôt, surtout en archéologie programmée parce qu'on travaille peu de semaines par an, donc il faut aller relativement vite. Chacun va avoir une tâche particulière, un secteur de fouille particulier, et c'est des journées qui sont en général assez longues. C'est un métier qui peut être assez physique, sur le terrain : on est soumis aux conditions du terrain – le froid, le vent, la pluie, etc.

Après, toute la phase bureau, c'est du bureau classique. C'est vraiment du travail d'employé de bureau, c'est-à-dire rédaction de rapports, mais aussi mise au propre des dessins qu'on a effectués sur le terrain, informatiquement.

C'est ce qui est intéressant aussi dans ce métier-là, c'est qu'il y a ces deux phases, la phase chantier et la phase bureau, où nos activités sont complètement différentes. Il y a une phase de récolte des données qui se fait sur le terrain et une phase d'analyse qui se fait en laboratoire.

Et tu ne peux pas faire les deux en même temps ? C'est vraiment l'un puis l'autre ?

Là je catégorise bien mais en réalité c'est un peu les deux en même temps, parce que quand on est sur le terrain, et que les données commencent à remonter, on va commencer déjà à cataloguer informatiquement ce qu'on trouve, on va commencer à analyser, et puis l'analyse se fait en continu sur le terrain, puisque quand on commence à dévoiler des structures, qu'on attend ou qu'on n'attendait pas, on est obligé de sans arrêt critiquer nos hypothèses de départ et se dire que finalement on devrait peut être abandonner ce secteur de fouille, il n'y a pas ce qu'on pensait, c'est peut-être ailleurs, ou c'est peut-être pas dans la configuration qu'on pensait, donc on est obligé sans arrêt de faire ce travail d'analyse en même temps que les découvertes.

Et pareil, sur la phase où on va être plus en laboratoire, on revient toujours aux données matérielles, donc ça va être les tessons de céramique qu'on a retrouvés, pour les archéo+anthropologues ça va être les squelettes

¹ **L'archéologie préventive** vise à assurer la sauvegarde du patrimoine archéologique menacé par des travaux d'aménagement. **L'archéologie programmée** répond à des objectifs recherches scientifiques. Source : <http://www.culture.gouv.fr/Regions/Drac-Centre-Val-de-Loire/Nos-secteurs-d-activite/Archeologie/Procedures-en-archeologie/L-archeologie-preventive-et-programmee>

qui ont été retrouvés, donc il va y avoir sans arrêt un va-et-vient entre les données primaires et l'analyse qu'on peut en faire et le catalogage qu'on peut en faire.

Comment est-ce que les archéologues fabriquent de la connaissance scientifique ?

Déjà, on ne le fait pas tout seul. Il y a quelque chose qui a beaucoup changé depuis les années 60 avec la new archeology, et puis surtout depuis les années 90, c'est que l'archéologie est maintenant reconnue comme une discipline à part entière, ce qui n'était pas le cas avant. C'était vraiment le petit canard boiteux à côté de l'histoire. Aujourd'hui, on a notre propre méthode et on travaille énormément – et ça c'est quelque chose qui se développe même s'il y a encore des réticences – avec d'autres acteurs de la discipline : avec des historiens, etc. En fait, les données naviguent d'une discipline à une autre par souci de complémentarité et d'exhaustivité, pour justement produire les données.

Alors après, à notre niveau, comment l'archéologue produit des données... Ça va être à partir des constatations de terrain, il va constater un certain nombre de phénomènes qu'il va comparer à des sites préexistants, qu'il va analyser en fonction du terrain. On part de ces constatations. On peut avoir des hypothèses ou non sur le terrain sur lequel on est, et en fonction de ce qu'on va trouver, on va pouvoir démontrer ces hypothèses ou au contraire ça va aller dans le sens de nos hypothèses. Et en fait toutes ces données vont être cataloguées. On constitue des immenses bases de données. Et ces bases de données vont être analysées, remises en perspective à l'échelle complète du site, puisque quand un fouilleur fouille sur un site, même un petit site, forcément il fait le focus sur une petite partie des données. Et justement, les responsables d'opération, les archéologues qui vont faire l'analyse scientifique vont faire une analyse globale de toutes ces données pour réussir à comprendre les phénomènes qui ont constitué ce site. Pourquoi ce site à cet endroit ? Pourquoi tels matériaux plutôt que d'autres, etc. Donc nos sources primaires, c'est vraiment les données de terrain.

Est-ce que tu peux expliquer comment fonctionne le système de publication scientifique ? Quelle est ton expérience par rapport à cela ?

Pour ce qui est de la publication scientifique, ça fonctionne exactement comme dans les autres sciences aujourd'hui, c'est-à-dire qu'il y a des papiers qui sortent, il y a un comité de lecture qui se réunit et c'est publié dans diverses revues. Il y a des revues comme [Paléorient](#), etc, il y a plein de revues d'archéologie. Il y a une bataille acharnée pour les publications exactement comme dans les autres sciences.

Est-ce que tu peux nous expliquer ce que tu veux dire, pour ceux qui ne savent pas comment ça se passe dans les autres sciences ?

Je vais donner le cas d'un exemple récent. Je ne vais pas donner de nom car je vais créer des guerres avec des gens qui sont beaucoup plus forts que moi. Un grand scientifique a sorti un papier sur un château qui est fouillé par quelqu'un d'autre pour démontrer ses théories. Or, le fouilleur en question sait parfaitement que les théories avancées par ce papier ne sont pas correctes. Donc ce qu'il va se passer, c'est que lui va publier : il va y avoir un contre-papier qui va être contre le grand scientifique pour démontrer ses hypothèses.

Ça se produit comme ça : quelqu'un publie un papier ; d'autres scientifiques se réunissent ; ils vont aller soi dans son sens si ses hypothèses sont valables, vérifiables et que eux-mêmes constatent la même chose, ou au contraire s'ils voient que ça ne correspond pas à ce que eux vont récupérer sur le terrain, ils vont prouver le contraire, que le papier n'est pas correct.

Et ça n'a pas été vérifié avant la publication ?

Pas nécessairement. Là en l'occurrence, dans ce cas précis, le type a publié un peu dans son coin, sans passer par les gens qui fouillaient sur le site directement, donc il lui manquait des données, et il a un peu sorti ses hypothèses de son chapeau, alors qu'il y a des choses qui ont été réfutées par les données de terrain et par l'analyse des données.

Là après, c'est un peu la guéguerre. Là, la personne en question, on la laisse publier, parce qu'on sait très bien qu'on va pouvoir démontrer scientifiquement son papier, après coup. Il y a des choses comme ça qui sont un peu délicates.

Après, comme dans les autres sciences, il y a aussi le problème que plus on est publié, plus on est vu, plus on a la chance d'avoir des postes. L'archéologie c'est exactement pareil qu'ailleurs. Il y a des thèmes, il y a des courants de pensée qui sont à la mode, et quand on publie dans le sens du courant, ça permet de faire avancer sa carrière, ou au contraire, quand on sort avec un sujet inédit et des problématiques qui ne sont pas dans l'air du temps, on a moins de visibilité. Le papier peut être très bon, mais comme ce n'est pas les recherches du moment, on peut passer totalement inaperçu. Et beaucoup d'archéologues interrompent leur carrière – pas que les archéologues, les historiens c'est exactement pareil – parce que c'est compliqué de se faire voir et d'être publié. Il y a une guerre des publications exactement pareille que dans les autres sciences.

Qui est-ce qui constitue les comités de lecture ? Ça dépend des revues ?

Ça va être des spécialistes de la question, des grands chercheurs au CNRS, voire des chercheurs étrangers, que ce soit des revues françaises ou étrangères. C'est vraiment des spécialistes de haute volée de ces disciplines-là. C'est des gens qui sont difficiles à prendre en défaut dans leur spécialité.

Après, ce qu'il faut voir aussi, c'est qu'en archéologie, un peu comme partout, chaque chercheur a un domaine extrêmement précis de compétence. Je le vois pour mon cas personnel : je suis archéologue médiéviste, c'est-à-dire spécialisé du Moyen Age, mais quand j'ai dit ça je n'ai rien dit du tout. Je n'y connais absolument rien sur ce qu'il se passe au 7^{ème} siècle dans le monde arabe par exemple. Je suis spécialiste du Moyen Age tardif, et même de la charnière entre le 15^{ème} et le 16^{ème} siècle dans le Royaume de France, voire dans l'Europe Occidentale, mais j'ai un domaine de compétence précis au sein de ça : je vais être spécialiste de l'architecture et d'un certain type d'architecture. Tous les scientifiques ont un domaine général de compétence et ils ont des compétences extrêmement précises.

Dans les comités de lecture, il va y avoir des spécialistes. Il y a des spécialistes pour tout : il y a des spécialistes de la serrurerie, de l'armement, de l'architecture, des églises... Et donc dans le comité de lecture, il y a des spécialistes du domaine duquel s'occupe la revue.

Quels sont à ton avis les avantages et les inconvénients de ce système de publication ?

L'avantage du système de publication – et encore une fois c'est valable dans toute la science, ce n'est pas spécial à l'archéologie – c'est que c'est un système qui est auto-correctif. C'est-à-dire que si quelqu'un sort quelque chose de complètement délirant, ça va se voir tout de suite. Il y aura des arguments factuels et vérifiables qui vont pointer les problèmes de son article ou de sa publication.

C'est comme ça que la science avance : par correction successive de ce qu'on savait déjà, et par l'apport de nouvelles données, mais toujours en étayant par des preuves et en critiquant poliment le travail des uns et des autres. Ça, c'est quelque chose qui est bien.

Après, la limite de l'exercice encore une fois c'est qu'il y a certains courants de pensée scientifique, il y a certaines thématiques qui sont plus à la mode que d'autres. Par exemple, pour l'archéologie, il y a un thème qui est très à la mode, c'est de travailler sur les territoires. D'essayer de comprendre sur des vastes zones, d'essayer de mettre des sites en relation, les interconnexions entre les sites. Et quelqu'un qui aurait une approche complètement différente, en s'intéressant par exemple à faire des monographies de sites sans chercher ces connexions-là, même si on papier était très intéressant et très bien étayé, il serait moins repris par d'autres chercheurs, il serait moins cité, et donc du coup il serait moins visible et il serait moins amené à aller vers des postes intéressants, et donc à moins produire, et donc il serait un peu mis de côté. C'est un peu l'inconvénient de la méthode.

Et le système de publication tel qu'il est fait aujourd'hui, je ne vois pas tellement comment on pourrait changer ça. Il est fait comme ça, c'est l'inconvénient du truc.

Tu penses qu'il y a des chercheurs qui choisissent leur sujet pour être dans la mode et pour avoir de la visibilité ?

Peut-être pas les chercheurs... Disons que c'est plus compliqué que ça. On est toujours influencé par les gens qui nous ont appris, qui nous ont montré la méthode. Donc on a tendance à suivre aussi les courants de pensée des aînés et essayer d'aller peut-être un peu plus loin.

Après, c'est plus au niveau des services de communication des universités, voire du journalisme scientifique – et je ne parle même pas du journalisme non scientifique parce que là c'est à s'arracher les cheveux –, il va y avoir une tendance... En fait c'est une tendance de la société qui se répercute aussi sur la science, c'est une tendance au sensationnalisme. Quand on fait une découverte minime, pour la mettre en avant, on va extrapoler et donner des conclusions que le scientifique ne donne pas forcément. On va embellir l'information histoire qu'elle soit plus vendeuse. Ça, c'est un problème qui se voit beaucoup en ce moment.

Quel est l'impact de l'argent sur ton métier ? Sur ton quotidien professionnel ? Es-tu rémunéré(e) et si oui, par qui ?

Le sujet de l'argent est très compliqué.

Je vais parler déjà à mon échelle en tant que doctorant. Si je veux survivre, il faut soit que je fasse un travail complètement différent à côté – d'ailleurs j'ai un travail à côté de mes études. Il faut soit qu'on s'auto-finance avec une autre activité, soit qu'on cherche du financement soit privé, soit public, sachant que le financement public il y en a de moins en moins, et le financement privé est dur à obtenir. Pour pouvoir financer nos recherches. Et même sans parler de nos recherches, pour pouvoir juste simplement survivre, et pouvoir continuer notre travail.

Ça c'est valable pour le doctorant, mais c'est valable aussi pour le chercheur, quand il a besoin de plusieurs dizaines de milliers d'euros pour le fonctionnement de son site, il est obligé d'aller taper à toutes les portes possibles pour essayer de gagner de l'argent.

D'autant qu'on n'est pas une discipline scientifique très importante dans le monde de la science. Des archéologues en France on doit être 3000 à tout casser. Donc des financements pour nous, il y en a peu. Alors après, il y a parfois des décisions politiques qui font qu'on a un peu plus d'argent à certains endroits à certains moments.

Le souci qu'il y a par rapport aux financements, notamment pour ce qui est des acteurs publics, mais c'est un peu pareil dans le privé, c'est qu'on est une discipline qui est très très mal comprise. Dans le sens où quand les gens pensent archéologie, ils pensent Indiana Jones, ils pensent chercheur de trésors, et quand on ne trouve pas des trésors au sens où les gens l'entendent, c'est-à-dire du trésor monétaire, des beaux objets clinquants qui font joli dans un musée, les financements ne tombent pas. Et inversement, quand on trouve des objets spectaculaires, qui ne sont pas nécessairement plus intéressants que d'autres au point de vue scientifique, là le financement peu tomber. En fait les gens ont une vision de l'archéologie qui est encore une archéologie du 19ième siècle : on défonce les sites à la pelle et à la pioche, on récupère les jolis objets, on les mets dans un musée. Or justement, puisqu'on est devenu une discipline scientifique, c'est plus du tout notre façon de procéder, puisqu'on ne récolte rien en terme de données scientifiques si on procède de cette façon.

Les gens ne nous donnent pas facilement de financements, parce qu'ils comprennent mal ce qu'on fait, et ça se voit notamment dans les financements publics, au niveau des élus. Les gens ont du mal à comprendre qu'on se réjouisse à trouver 2 rangées de pierres à moitié éclatées. Pour nous ça va apporter beaucoup de données scientifiquement, mais pour eux c'est deux caillasses qui se battent en duel. On a ce problème-là.

Et après c'est un problème général en France : des financements de recherche, il n'y en a pas énormément, et comme on est une discipline « annexe »... Je ne devrais pas dire ça parce que je me bats contre cette idée que l'archéologie est une espèce de sous-science, de sous-histoire qui fonctionne à côté. Mais oui c'est compliqué.

D'autant qu'en archéologie, on a besoin de moyens considérables sur le terrain, ça coûte rapidement beaucoup d'argent. Et ça complexifie la chose, parce que peu de financement et besoin de beaucoup de moyens, ça pose de réels problèmes.

Donc les chercheurs aujourd'hui, comme dans beaucoup de domaines, passent énormément de temps à chercher de l'argent plutôt qu'à faire de la science. Et ça, c'est vraiment un problème.

Quels sont à ton avis les bons et les mauvais côtés de la recherche scientifique ?

Les bons côtés c'est qu'on arrive à avoir une compréhension comme on en a eu peu dans l'histoire – étant spécialiste d'histoire, je peux parler à l'échelle historique. C'est vrai que la science nous a permis de comprendre rationnellement le monde, et de le faire comprendre surtout, de pouvoir transmettre notre compréhension du monde de manière éclairée comme jamais on l'a fait.

Aujourd'hui en plus, avec les progrès de l'informatique, on a un accès aux données pour le grand public qui sont vraiment importantes et là aussi complètement inédites. On a des possibilités de traitement des données qui sont dingues aujourd'hui.

Après, l'inconvénient de la méthode, c'est que l'archéologie comme toutes les disciplines scientifiques, c'est ultra spécialisé, ça demande un très haut niveau d'étude, donc du coup les sciences se sont éloignées du grand public et c'est devenu je pense pour beaucoup de gens une espèce de caste limite religieuse, planquée dans son coin et qui ne communique pas. Et ça c'est un vrai problème aussi, c'est que la science n'a plus le temps de

faire de la vulgarisation, et pas forcément l'envie non plus de faire de la vulgarisation. Ce qui fait que ça nous détache complètement de la société civile. Ça c'est un vrai problème.

Alors après, pour ce qui est de l'archéologie, c'est un peu moins le cas que les autres disciplines, c'est un peu comme l'astronomie : on fait souvent appel à des bénévoles. On est même LA discipline qui fait le plus appel à des bénévoles en France. Donc les gens peuvent faire un petit peu de science avec nous. Donc on est peut-être moins opaques et on paraît moins fous que les autres.

Et justement, comme je parlais des gens qui avaient une mauvaise vision de l'archéologie, c'est à double tranchant. C'est-à-dire que comme on est faciles d'accès, du coup on fait moins peur en tant que science, mais les gens peuvent aussi se méprendre sur quel est le bien fondé de notre travail. Parce que c'est vrai que le bénévole fouilleur ne va pas forcément faire un travail poussé d'analyse scientifique et pour lui, le but du jeu ça va être de trouver des jolies choses. Contrairement à l'archéologue qui lui va prendre du recul, compiler toutes les données et comprendre comment chaque chose fonctionne par rapport aux autres.

Mais oui, parmi les mauvais côtés, il y a le fait que la science s'est un peu éloignée du grand public. Mais l'archéologie c'est peut-être un peu moins le cas. Peut-être que dans les sciences plus dures... Alors c'est vrai que c'est plus compliqué qu'elles se rendent aussi accessibles que nous, puisque nous avons les chantiers, je pense à l'astronomie aussi qui fait appel à beaucoup de bénévoles. Il y a des associations qui travaillent avec des laboratoires, exactement comme dans l'archéologie. Donc là, quelque part il y a un côté technique qui est relativement facile d'accès. Tout le monde peut fouiller sur un chantier d'archéologie, tout le monde ne peut pas se servir d'un microscope électronique à balayage. Ce qui fait qu'on ne peut pas faire appel à des bénévoles aussi facilement dans certaines sciences.

Il y a vraiment une distinction nette entre le monde scientifique et le monde civil. Et avec comme média entre les deux le journalisme grand public qui fait du sensationnalisme à tout prix. Les gens ne voient la science qu'au travers des médias classiques, et ça pose problème parce qu'ils ont une vision forcément qui est complètement erronée de ce qu'est vraiment la science.

Qu'est-ce que tu aimerais changer si tu le pouvais dans la recherche scientifique ?

Ça va être basique, mais ce qui ne fonctionne pas, c'est juste une question de financement. Le problème qu'on a, c'est que les scientifiques perdent énormément de temps à chercher de l'argent. Ils ne sont pas là pour ça. C'est des scientifiques. Ils sont là pour analyser des données et pour comprendre comment ça marche. Le fait qu'on ait des freins matériels comme ça, ça pose vraiment problème.

Donc, distribuer différemment les financements... Changer les méthodes de financement de la science. Je pense qu'il y aurait des choses à faire comme ça.

Après, il y aurait aussi quelque chose à faire, et là c'est plus par rapport à l'éducation peut-être, en amont. Quand un lycéen arrive à la faculté, il ne sait absolument pas ce que c'est que la science. Même s'il a suivi un cursus scientifique. Moi, je n'avais pas plus d'esprit critique que ça, et j'étais à des années lumière de me douter de ce qu'était vraiment la science quand je suis arrivé à la faculté. C'est après que j'ai appris à critiquer les données, à faire tout ce qu'il faut pour être un bon scientifique – pour être un scientifique, déjà, avant d'être bon.

Je pense qu'il faudrait qu'il y ait une meilleure approche de la science. Il faut apprendre les fondamentaux au collège et au lycée, ça paraît évident, mais il y a vraiment des problèmes au niveau de l'esprit critique et de

l'épistémologie² en général. Je pense que ce sont des notions qu'il faudrait introduire au moins dès le lycée, parce que le gap entre le lycée et la licence, qui maintenant est en train de se déplacer entre la licence et le master, est vraiment important. Et je pense que ça peut dégouter un certain nombre de personnes de la science, parce que finalement, on ne leur explique pas vraiment ce que c'est. Et ça ferait gagner aussi pas mal de temps, quand on arrive en licence et qu'on se met vraiment à faire de l'analyse scientifique. En tous cas on aurait une meilleure compétence de base si c'était appris en amont.

Tu n'as pas trop abordé le côté international. À quel point la recherche en archéologie est-elle internationale ?

En archéologie, il y a vraiment le monde anglo-saxon, qui a ses méthodes, son langage, et on va dire l'Europe occidentale. Il y a beaucoup de collaborations qui se font entre universités, mais c'est vrai qu'il y a quand même le monde anglo-saxon, et le monde européen. C'est particulier. Après il y a de grands colloques internationaux d'archéologie qui réunissent un peu tout le monde, mais il y a des méthodes différentes, des façons de travailler différentes.

Après, la collaboration entre disciplines se retrouve aussi à l'échelle internationale. On collabore avec les pays étrangers. Moi-même, j'ai fait partie d'un chantier de fouille qui était un partenariat entre l'université de Lyon, de Clermont-Ferrand, les autorités israéliennes des antiquités, et l'antenne du CNRS à Jérusalem. Donc il y a des collaborations comme ça qui se font. J'ai un de mes professeurs qui est spécialiste du Moyen-âge et de la construction en Europe, mais qui a été envoyé en Thaïlande, sur des constructions de sa période mais pas du tout de sa spécialité. Mais il a pu apporter des choses. Donc il y a quand même une grande collaboration.

Ce n'est pas un peu triste d'être aussi spécialisé dans un seul domaine ? Ça n'enferme pas ?

Oui et non, parce qu'on est hyper spécialisé dans un domaine, mais on a quand même un rayon de compétences autour de ce domaine, qui fait qu'on peut travailler sur beaucoup de choses. Moi, par exemple, qui ai fait un master sur l'armement de la fin du Moyen-âge, je peux travailler très bien sur des petits objets, je peux aussi travailler sur de l'archéologie du bâti parce que ça fait aussi partie de mon cursus.

Après, ça va être aussi les raisons pour lesquelles on va être employé par telle ou telle institution. Par exemple, si on a fait une thèse sur la bijouterie médiévale du 13^{ième} siècle, c'est clair qu'on ne va pas nous confier les mêmes missions que pour quelqu'un qui a travaillé sur les châteaux forts, sur les églises, ou quoi que ce soit. Ça va être plus une différence dans l'emploi.

Après, ça n'empêche pas de travailler sur d'autres choses, et même sur d'autres périodes. Quand on est sur un site archéologique, parfois on a des surprises. Je me souviens d'un site où on pensait être dans du haut Moyen-âge, voire même d'être sur une occupation antique, et en fait pas du tout, on était dans un lotissement du 14^{ième} siècle. On ne s'y attendait absolument pas. Donc il faut savoir aussi jongler et avoir des compétences générales sur l'ensemble. Et même si on est ultra spécialisé dans un truc, on a quand même des compétences générales en histoire.

Après c'est aussi intéressant parce que c'est de là que naissent les collaborations. Par exemple quand on est piégé face à quelque chose qu'on ne comprend pas, il y a forcément quelque part un spécialiste de ça. Il suffit de l'appeler, de l'inviter sur le chantier, voire même de l'engager dans l'équipe, pour qu'il apporte sa

² L'épistémologie est l'étude des sciences et de la connaissance scientifique

spécialité. Et comme le domaine des spécialités est très très vaste, il y a des spécialistes d'à peu près tout et n'importe quoi, en archéologie.

Est-ce que tu sais un peu ce qui t'attend une fois que tu auras ta thèse ? Quel parcours est-ce que tu prévois ?

Faire un postdoc³. Mais au-delà du postdoc, ce qui me plairait ça serait surtout de travailler en archéologie préventive, donc là vraiment faire du terrain. C'est assez impropre comme je le dis, car il y a aussi évidemment une partie rédaction de rapport et une partie vraiment production de données, mais le rythme de l'archéologie préventive est assez différent. On voit beaucoup de sites. On a des contraintes temporelles, des contraintes matérielles qui font qu'il faut produire de la donnée. C'est un peu l'inconvénient de la méthode, c'est qu'il faut produire de la donnée rapidement et il faut être très pêchu dans son analyse, il faut aller vite et bien. Moi, j'aimerais me faire embaucher par une boîte d'archéologie préventive, au moins au début.

Après, sur le long terme, pourquoi pas être chercheur au CNRS, embauché par une faculté, des choses comme ça. Mais ce n'est pas ce à quoi j'aspire dans un premier temps. Je voudrais être plutôt un archéologue de terrain. Après, c'est souvent le cas pour des gens qui ont des doctorats, ils sont souvent employés comme techniciens au départ, quand ils arrivent à trouver des postes, parce que les postes sont peu nombreux. On est beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Moi, c'est ce que je souhaiterais faire. C'est ça aussi qui est intéressant en archéologie, c'est qu'on acquiert de l'expérience par nos lectures, par notre utilisation de l'esprit critique et le fait de compiler des données etc, mais on en acquiert aussi énormément sur le terrain. Parce que c'est vrai que le métier de terrain, il est particulier. Ça demande d'avoir de l'œil, ça demande d'avoir de la mémoire, ça demande de faire des réflexions dans les trois dimensions. Il y a vraiment la phase terrain, où on peut acquérir beaucoup d'expérience et comprendre beaucoup de choses, et j'aimerais commencer ma carrière comme ça.

Quand tu dis que tu veux te faire embaucher par une boîte en archéologie préventive, ça serait dans le privé ?

Le plus gros employeur c'est l'INRAP⁴, qui est une entreprise publique. Après, il y a des phases de recrutement... Après que ce soit public ou privé ça ne change pas grand-chose à la donne. Il y a même souvent une guerre entre public et privé, qui est assez néfaste du point de vue scientifique, parce qu'il y a un manque de collaboration. Et ça, ce n'est pas qu'anecdotique pour ce qui est de l'archéologie préventive.

Moi je ne rentre pas trop dans ce débat, je n'ai pas envie de rentrer dans du débat politique. Que je sois embauché dans le privé ou dans le public, ça m'est absolument égal.

Est-ce que tu aimerais ajouter quelque chose ?

Au sujet des contraintes de temps. Moi à mon niveau en tant que doctorant, maintenant on demande à faire des doctorats en trois ans, ce qui est vraiment très peu justement pour produire une analyse et pour prendre du recul sur les choses, c'est vraiment très compliqué. Avant, un doctorat, on pouvait le faire en bien plus longtemps que ça. Mais maintenant, on est dans un monde qui va vite, donc il faut publier le plus rapidement possible.

Et les chercheurs aussi ont ces contraintes de temps. Et ça nuit énormément à la production de données. C'est un reproche que j'ai souvent entendu de la part de chercheurs de la faculté. On compile beaucoup de données, on fait de magnifiques bases de données, mais il n'y a plus le temps pour faire de l'analyse. Et

³ Contrat de chercheur à durée déterminée.

⁴ Institut National de Recherche en Archéologie Préventive

finalement, il n'y a plus le temps pour faire de la science. Les contraintes de temps finalement, ça nous limite dans ce qui est l'essence du truc. On n'est pas juste des techniciens qui tirent les données du sol, on est aussi là pour en faire quelque chose de ces données. Et les contraintes de temps, que ce soit pour un doctorant ou pour des chercheurs, ça pose vraiment un problème.

Alors dans l'archéologie préventive, vu que par définition, il y a des contraintes de temps, là on ne peut pas tellement faire autrement, mais le fait de donner de moins en moins de temps aux chercheurs pour faire leurs données, ça c'est un phénomène qui est assez récurrent et qui est néfaste.